

Que dit “quoicoubeh” de l’état de la langue française ?

Publié le 07 Août 2023 à 09H00 Modifié le 7 août 2023 Par CORALIE HANCOCK

Au départ, il y a eu quelques vidéos sur les réseaux sociaux, celles d'une blague un peu potache dans lesquelles apparaît un nouveau mot : “quoicoubeh”. Et puis celui-ci s'est répandu rapidement dans toutes les cours d'écoles. “Quoicoubeh” est-il le signe de la formidable inventivité des jeunes ou, au contraire, de leur mésusage de la langue française ?

Si vous avez des enfants ou des adolescents à la maison, vous avez très probablement été victime du dernier jeu de mots à la mode dans les cours de récréation. Le jeune vient vous voir, vous pose une question sans queue ni tête, la plus populaire étant “T’as les cramptés ?”. Évidemment, vous n’avez rien compris et répondez : “Quoi ?”. Erreur ! Vous êtes tombé dans le panneau. Hilare, le jeune rétorque “Quoicoubeh”. Autre variante : vous avez répondu “Hein ?” et votre ado, toujours tordu de rire, dégage “Heinpayaye”. Pour comprendre cet étrange phénomène, deux linguistes ont répondu à nos questions.

Science & Vie : Les termes “quoicou-beh”, “cramptés” ou “heinpayaye” ont-ils un sens ?

Jean-Pierre Goudaillier : Non, ce sont justement des “non-mots” : ils n’ont aucun sens, on ne peut pas leur donner de définition. En revanche, ils ont une fonction ludique : il s’agit d’un jeu linguistique comme il en a toujours existé. Il y a plus d’un siècle, on a notamment vu apparaître certains jeux de mots tels que “Comment vas-tu... yau de poêle ?” (tuyau de poêle), auquel on pouvait répondre “Et toi... la matelas ?” (toile à matelas). Avant “quoicoubeh”, il y a également eu le célèbre “Quoi ?” auquel on répond “Feur” (coiffeur), encore très populaire.

Marie Treps : Il y a aussi la célèbre comptine “Marabout, bout d’ficelle, selle de cheval... ”, qui fonctionne sur ce principe : on reprend le dernier mot – ou la dernière syllabe d’un mot – pour le mettre au début du suivant.

S&V : Vous comprenez donc que certains établissements scolaires aient pris la décision de l’interdire ?

M. T. : Dans la mesure où “quoicoubeh” est utilisé pour chahuter les professeurs, cela peut tout à fait se comprendre.

J. -P. G. : Effectivement. Au-delà du chahut, on pourrait même parfois parler de harcèlement puisque, souvent, l’objectif est de filmer la scène où l’on piège son professeur et de la relayer sur les réseaux sociaux.

S&V : Vous évoquez les réseaux sociaux. Quel rôle ont-ils joué dans l’émergence de ce terme ?

J. – P. G. : “Quoicoubeh” est tout simplement né sur les réseaux. C’est un utilisateur de TikTok – connu sous le pseudonyme de Camsko la vache – qui l’a lancé, et c’est grâce aux réseaux sociaux que l’expression s’est répandue aussi vite.

M. T. : “Quoicoubeh” est d’ailleurs révélateur de la place immense que jouent les réseaux sociaux dans la vie des jeunes.

Sans eux, ce néologisme n’aurait jamais eu un tel succès. Qui sait, on n’en aurait peut-être même jamais entendu parler.



MARIE TREPS. Linguiste et sémiologue au CNRS, autrice de plusieurs ouvrages sur la langue française, dont *Maudits mots, la fabrique des insultes racistes* (Seuil).

“Il n’y a pas de quoi s’extasier devant cette supposée inventivité. Les adolescents ont toujours inventé de nouveaux mots !” – MARIE TREPS

S&V : Selon certains, “quoicoubeh” serait le symptôme d’un appauvrissement de la langue lié à l’usage des réseaux sociaux, et plus généralement des nouvelles technologies. Qu’en pensez-vous ?

M. T. : Il est vrai que certains élèves ont un faible niveau de maîtrise de la langue française. Et je pense que l’invention de nouvelles règles comme l’écriture inclusive, qui est en train de se généraliser, va aggraver les choses. Elle va complexifier la compréhension des règles grammaticales. C’est cela qui menace la langue française, bien plus que “quoicoubeh” !

J. -P. G. : Je pense qu’il faut distinguer deux choses.

D’abord, il y a le français oral, qui est une langue vivante, justement parce qu’il évolue constamment, que de nouveaux mots apparaissent. La menace serait au contraire qu’il n’évolue plus. D’autre part, il y a le français écrit, qui instaure une norme.

Le contrat social voudrait que chaque élève, quel que soit son bagage culturel et linguistique, soit amené par l’école à un même niveau de maîtrise de cette norme. Force est de constater que c’est un échec. Mais ce n’est ni la faute des jeunes, ni celle des enseignants. L’Éducation nationale a malheureusement mis en place un enseignement trop académique du français.